

CÉCILE
CHOMIN :

*Laisse tomber
la neige !*



Laisse tomber
la neige !

CÉCILE CHOMIN

*Laisse tomber
la neige !*



PREMIÈRE PARTIE

Journée pourrie. Jour 1.

Merde, merde et merde ! La voiture s'embourbe. Marche avant, marche arrière, je fais craquer la boîte de vitesses, mais je m'en fous, comment c'est possible ? Comment ça peut aller de mal en pis ? C'est pas vrai ! Mais c'est pas possible ! Je galère, j'en ai marre, je sens que la panique et la colère me gagnent et je ne sais pas qui va être la plus forte. Je vais péter un câble. Sophie est toujours au téléphone avec moi dans les haut-parleurs de la voiture et elle entend sûrement mes gémissements. Ça y est, je suis au bord du gouffre, je ne peux plus me retenir...

— Meeerde !

— Reste calme, Claire !

— C'est facile à dire, ça ! Tu es à six cents kilomètres de moi, bien au chaud dans ton salon ! Je suis sur cette fichue route de montagne, je ne sais pas où je vais, il fait nuit, je suis perdue parce que pour régler ce GPS à la con il faut bac + 5 en informatique ! Et je viens de m'embourber en faisant demi-tour pour la cinquième fois !

— Inspire, expire, zen. Ne panique pas.

— Ah non, hein ? Pas de yoga à la con !

— Ça ne sert à rien de paniquer. Tu dois être presque arrivée. Qu'est-ce que tu vois ?

— Qu'est-ce que je vois ? Il fait nuit, Sophie ! Je ne sais pas si à Paris il fait encore jour à 23 heures au mois de décembre, mais ici, en montagne il fait sacrément nuit ! On ne voit rien ! Rien de chez rien !

Je hurle, je sens que je deviens hystérique, et je déteste les hystériques. Bon. J'inspire et j'expire profondément. Je fais un rapide bilan : je suis en short, chaussures fines à talons, blouse de satin et petit châle blanc en imitation zibeline, ma voiture m'indique qu'elle n'en peut plus, semble demander grâce alors que j'ai encore quatre ans de crédit à payer et qu'au prix où elle coûte, la moindre des choses serait qu'elle continue à mettre son chauffage à fond, que son GPS soit efficace et qu'elle me serve un café chaud en prime ! Ouhhh, zen...

Dehors il doit faire moins quatre degrés, je dois me rendre dans un bled perdu des Alpes du Sud que je ne connais pas, je ne sais pas où je vais ni comment y aller, je ne sais plus où je suis ! Et la seule personne qui peut m'aider, c'est ma sœur Sophie qui, à l'autre bout de la France, me demande, bien au chaud dans son chic appartement parisien, de ne pas paniquer et de lire des pancartes qu'il n'y a pas !

— Sophie, si un jour j'arrive à rire de cette histoire, rappelle-moi qu'on peut vraiment, mais alors vraiment, rire de tout et que...

— shcrofrichti...

— Hein ? Quoi ? Oh non ! Sophie ? Sophie ?

— schruschrschhhhh... tut, tut, tut...

Communication coupée ! Dans un dernier espoir digne des premières images d'un film d'horreur où je serais l'actrice la moins payée du casting, je hurle :

— Sophiiiiiiiiiiiie ?

Bon. Soyons claire et raisonnable, il ne faut pas se mentir dans la vie : il n'y a plus de réseau et je suis foutue.

J'abandonne. La voiture refuse définitivement de sortir de ce trou dans lequel elle a enfoncé son pneu, dans pas longtemps elle va finir par ne plus avoir d'essence, et donc je n'aurai plus de chauffage et je vais tout bêtement mourir de froid. Je suis seule, il fait nuit, je suis plus en colère qu'apeurée, ce qui est déjà une bonne chose, mais un petit coin de mon cerveau peut encore réfléchir. Que faire dans cette situation ? Le mieux serait de :

1. bouffer toutes les barres de céréales que j'ai achetées à la station-service pour me faire de la graisse et survivre par ce froid,
2. allumer un cierge,
3. me jeter du haut d'un ravin pour abrégier mes souffrances à venir et la longue agonie de celle qui meurt de froid,
4. mettre le feu à ma robe de mariée posée sur la banquette arrière afin de me réchauffer et peut-être faire de la fumée qui attirera les secours.

OK. Je trouve ça bien. J'ai des idées. C'est bon signe.

— Noooooooooonnnn !!!

Je craque et je crie en m'adressant à mon volant et en tapant dessus :

— Je ne ferai pas ça, non ! Et tu sais pourquoi ? Hein, tu sais pourquoi, la voiture ? Parce que je veux pouvoir survivre pour aller émasculer ce connard d'Hector qui m'a plantée le jour de notre mariage !

Et là, je crois que la réalité reprend le dessus et je chiale. Faisant ainsi couler le peu de maquillage à

mille euros qu'il me restait sur le visage. Je pleure, mais pas longtemps. Je n'aime pas pleurer et puis je suis quand même vraiment dans de sales draps. Il faut que je me ressaisisse, je m'apitoierais sur mon sort après. Après quoi, au juste ?

Mais qu'est-ce que je fous là ? Ah oui, je me rappelle. Quand, au bout d'une heure et demie d'attente, j'ai compris qu'Hector ne viendrait pas, qu'il ne répondait à aucun message, que ses parents semblaient au bord du gouffre, que tout le monde venait me voir avec un air de pitié profonde, la seule bonne idée que j'ai eue a été d'enlever cette maudite robe, de mettre le premier truc que j'avais jeté dans ma valise et de monter dans la voiture pour rouler sans réfléchir. Loin des gens, loin des phrases toutes faites, des mots chuchotés, des regards en coin... Quand, au bout d'une heure à rouler sans savoir, j'ai appelé ma sœur et que je lui ai dit où j'étais, la solution qu'elle a trouvée a été de m'envoyer à la montagne, là où elle va toujours avec son mari, pour que je puisse me « ressourcer ». C'est ce que l'on écrira sur ma tombe : « Se ressourçait ». Pitié, qu'ils n'écrivent pas « Jour funeste de son mariage raté, elle meurt de froid dans sa voiture en pleine montagne ».

Non, je ne ferai rien de tout ça. Je vais réfléchir correctement, comme ma maman m'a appris à le faire.

Je ne peux pas manger toutes ces barres de céréales hyper caloriques. Surtout pas après cette saloperie de régime que je fais depuis deux mois pour perdre ces quatre fichus kilos afin de rentrer dans CETTE ROBE POURRIE ! Ensuite, je ne peux pas allumer de cierge pour la simple et bonne raison QUE JE N'AI PAS DE CIERGE !

Arrête, Claire. Reste calme. Inspire, expire. Comme Hector t'a montré quand il te disait que le yoga,

c'était l'avenir. L'avenir de quoi ? D'une autre greluche qu'il aura sautée avant de la planter devant l'autel ? Stop ! Inspire, expire. Calme.

Je ne me jetterai pas dans un ravin non plus. Il n'y a pas de ravin, ou du moins je ne vois rien dans la nuit. Il doit bien y en avoir un, on est en montagne.

Et enfin, mettre le feu à ma robe ? Je vais certainement chialer en regardant, non parce qu'elle me rappellera ce mariage avorté, mais parce qu'elle a coûté PLUS DE HUIT MILLE EUROS ! Ce n'est pas la solution non plus. Il me reste quoi alors ?

Ting, ting, ting. Oh putain ! Mon téléphone ! Il a retrouvé du réseau ! Tu es le meilleur ! Réseau Orange, je ne te critiquerai plus jamais !

— Allô ? Sophie ?

— Oui... Clai... va... je... inq... chrutalo ?

— Chrutalo ? Ça veut dire « tout va bien, je t'ai envoyé les secours », ça ? Sophie ? Tu m'entends ?

— Ch... chrutalo ?

— Quoi chrutalo ? Quoi ? Non, Chruta-whiksy pour moi, s'il te plaît !

C'est officiel : je deviens tarée.

Je déconnecte mon téléphone de la voiture pour le mettre directement contre mon oreille, au cas où ce serait la voiture qui n'a pas de réseau... et je me contorsionne dans tous les recoins exigus de l'habacle pour essayer de capter une minuscule barre de plus... Edge, je savais pas que ça existait encore ! Depuis la 4G je pensais que le plus lent c'était 3G. Je me remets à paniquer. Le frein à main me rentre dans le genou, l'appuie-tête menace de s'arracher quand je me cogne la tête dessus, c'est l'enfer. Nooooo, je ne peux pas perdre le peu de communication avec l'extérieur et la vie... Je dois parler à Sophie, ne serait-ce que pour qu'elle enregistre mes

dernières volontés ! Au point où j'en suis, tant pis, je ne réfléchis plus, j'ouvre la portière, m'extirpe du 4 × 4 en tombant à moitié vu la position dans laquelle j'étais.

— Claire ? Tu m'entends ?

— Ouiiiiii, ça marche !

Il fait froid !!!!! C'est horrible. Je saute sur place, mais rien n'y fait.

— Sophie, attends, ne me quitte pas !

OK, j'ai pas trente-six solutions. Mon châle blanc en fausse fourrure est aussi chaud qu'un string au pôle Nord. Ma valise est dans le coffre, mais dedans il n'y a que des fringues d'été. Quelle idiote d'avoir oublié mon manteau ! En même temps, ce matin encore je devais me marier avec Hector, l'homme de ma vie, et on partait ce soir à 22 heures de l'aéroport de Roissy en direction de l'Australie pour notre voyage de noces. Dans ma valise j'ai : des sous-vêtements aguichants, des nuisettes en satin, des robes de cocktail taille mini... Mais pour le coup, aucune doudoune, pas de boots fourrées, pas de baume antigerçures. C'est con la vie des fois.

Pendant que je beugle au téléphone en boucle le prénom de Sophie – je suis sûre que ça fera plus facilement capter mon téléphone si je parle très très fort –, j'arrache du siège arrière ma robe de mariée, seul bout arachnéen épais qui, à mes yeux, représente à l'heure actuelle une bonne couette chaude.

— Claire, je vais appeler les secours, mais j'ai besoin que tu me dises où tu es ! Essaie juste de trouver une pancarte, une indication, n'importe quoi. Claire, je vais appeler les secours. Claire, les secours ! Claire !!!

— Oui ! J'entends ! Ça y est, je t'ai !

— Ah, ouf ! Je te disais que je vais appeler les secours, mais il faut que tu me dises où tu es.

— OK. Attends, je vais chercher une pancarte.

Je m'avance tout en essayant d'enfiler ma robe par-dessus mon short, j'entends un bout de tissu craquer, mon ventre se vrille de douleur devant les mille euros qui viennent de partir, mais rapidement je me rappelle que je m'en fous complètement. Que voulez-vous, on ne chasse pas deux mois de vieilles habitudes à cajoler un bout de tissu comme si c'était la prunelle de ses yeux pour ensuite la passer par-dessus un short avec des chaussures et faire comme si c'était un plaid de survie. Oh... je gèle.

— Claire ? Tu es là ?

— Ououououiiii... J'ai les ddddents qui cccclaaaaaquent...

J'avance et je commence à repérer quelque chose, on dirait une route. Non. Rien, en fait. Je crois que je suis au beau milieu... d'un champ ! C'est pour ça que mon GPS est perdu. C'est pas une route, je suis au beau milieu d'un champ ! Manque plus que je croise une vache !

— Claire, tu es toujours là ?

— Ouuuouiiii. Çççça vaaaaa. J'ai une rrrrobbbe de huit mille euros sur le dos, cocollection hiverrrr et elle est même pas chaudeeeeeuuu !

— Tu t'es remise en robe de mariée ?

— Tu voulais que je sorte comment ? En short ?

Tiens, je me rends compte que quand je crie je ne grelotte plus. Mais dans quoi cette foutue voiture a bien pu s'embourber ? Tout est glacé, ici ! Ooooh... Je glisse sur une plaque de verglas et manque de me retrouver les quatre fers en l'air. Mon portable valdingue au passage et je me jette par terre pour le récupérer. Ma robe craque une nouvelle fois. Mille

euros de moins, mais là, vu le bruit, rien qu'une couturière ne pourra réparer proprement. En même temps, Hector ne reviendra pas. Et même s'il revenait, ce serait pour que je le tue, non ? Cette robe m'a coûté un bras et demi, mais elle est payée et ne servira plus, je ne la remettrai pas, dussé-je me marier à nouveau dans une vie future. Alors foutue pour foutue... Je m'agenouille correctement dessus pour rechercher le téléphone par terre.

— Claire ?

Ah, ça y est ! Je l'ai localisé. Et là, je sens une bouffée d'adrénaline monter en moi. Ces bruits... putain ces bruits... Et je vois deux grosses boules de fourrure, qui, elles, doivent être chaudes. Je hurle :

— Des loups !!!!

Je rafle mon téléphone et pars en courant dans la direction opposée de ma voiture.

— Chruktnou... chra... pas... quoi... Clair... chru...

Je n'ai pas le temps d'identifier ce que me dit Sophie, je cours comme je n'ai jamais couru de ma vie, surtout en chaussures à talons, short et robe de mariée, et je donnerai tout pour trouver un arbre et y grimper, même en talons de huit centimètres, même dans cette tenue. Je traverse ce que je pense être une route quand j'entends le clac de mes chaussures sur le bitume. J'ai le cœur qui bat si vite qu'il va forcément exploser. La bonne nouvelle, c'est que je n'ai plus froid. J'aurais dû penser à ça comme option tout à l'heure : un jogging pour me réchauffer. J'entends les hurlements se rapprocher, je sens que je vais vomir et je me dis, au fond de moi, que je vais mourir. Seule, en robe de mariée, à six cents kilomètres de ma famille.

Alors que je crois tout perdu et que je regrette le fait que l'on impose un gilet jaune dans la voiture

mais jamais un cierge – qui m’aurait été beaucoup plus utile pour prier un dieu, n’importe lequel –, je sens quelque chose m’attraper par-derrière, ou plutôt me faucher. Mes pieds décollent du sol, mais une de mes chaussures y reste et je me retrouve projetée... contre un ours !

Je hurle une nouvelle fois, j’entends Sophie hurler également dans le téléphone qui est toujours collé à mon oreille, par solidarité, sans doute, et l’ours me hurle alors dessus :

— Oh !!! C’est fini, oui !

— Hein ? Un ours qui parle ?

Merde, je crois que je l’ai dit à voix haute. Je réalise ça au moment où je comprends que mon ours, c’est un homme. Grand, barbu, trapu même, mais bien un homme. N’écoutant alors que mon courage, je me jette derrière lui, vu qu’il a bien voulu me lâcher, et je me blottis contre son manteau chaud qui sent, beurk ! le feu de cheminée, et je pointe un doigt tremblant en direction de là d’où je viens en contournant son corps qui est, semble-t-il, vraiment très grand.

— Des loups !

— Quoi ?

— Des loups ! je dis plus fort pour ce malotru bouché. Il y a un endroit pour se cacher ?

— Se cacher ?

Et là il se retourne pour me regarder. Je reste agrippée à son manteau et je suis son regard derrière moi pour m’apercevoir que l’on est juste devant une maison.

— Oh, merci mon Dieu !

Je le lâche, fonce, ouvre la porte, la claque et me retrouve dans une pièce chauffée qui représente à mes yeux l’image du paradis.

— Claire ?

Ma main parle. J'avais oublié mon téléphone que je n'ai pas lâché.

— Sophie ! Oui, je t'avais oubliée. Tout va bien, j'ai trouvé un autochtone. Je te rappelle.

Au moment où je dis ça, la porte s'ouvre et l'ours me dévisage, l'air très peu aimable.

— Qui c'est que vous appelez un autochtone ?

— Ben, vous ! Vous voyez bien que moi, je ne suis pas d'ici.

Et là, il me dévisage. Et je me dis que... ben rien du tout. Je me demande bien ce qu'il peut se dire, lui. J'ai une seule chaussure blanche ou presque blanche – l'autre a dû rester et être dévorée par les loups –, ma robe qui n'est plus blanche du tout est déchirée en bas sur au moins quarante centimètres, l'autre côté, je l'ai mal enfilé, donc elle remonte sur ma hanche et est accrochée à mon short. Le haut de la robe est correctement mis, c'est toujours ça, mais le chemisier en satin en dessous n'a pas aimé se faire voler la vedette et essaye de sortir au-dessus du sein gauche. Et mon châle a l'air d'un morceau de lapin que j'aurais évidé et jeté sur mes épaules en laissant les boyaux.

Je me prends le visage à deux mains pour me réchauffer les joues et tenter de me dire que tout cela n'est qu'un cauchemar, et quand je regarde mes mains, elles ont deux traces noires et marron, ce qui veut dire que mon maquillage, lui aussi, a préféré se barrer que de rester sur ma gueule. J'inspire un bon coup, tends ma main striée de noir et de marron pour me présenter et essayer de reprendre correctement un minimum de dignité.

— Claire Stanlais. Enchantée.

L'ours me regarde et penche la tête.

— Euh, vous parlez bien français ? je lui demande car avec son visage complètement fermé et inexpressif, il n'a pas l'air de comprendre.

— Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

— Ah, c'est chez vous donc. C'est... mignon, je fais remarquer en jetant un regard autour de moi.

— Vous ne pouvez pas rester.

— Ah oui, je comprends bien, mais là, je ne peux pas sortir. Vous n'allez jamais me croire, mais dehors, je viens d'être pourchassée par des loups !

J'ouvre grand les yeux pour mettre un peu plus de drame dans mon récit, même si en soi, c'est déjà assez effrayant comme ça.

— Des loups ? répète-t-il.

— Oui, des loups !

— Des loups, ici ?

— Mais vous avez un problème d'oreille ou quoi ? Je viens de sauver ma peau après une course hallucinante avec deux loups.

— Alors écoutez-moi. Je vois que vous n'allez pas bien, mais là ma petite, je ne peux rien pour vous. Est-ce que vous voulez que j'appelle quelqu'un ? Un institut, sûrement, dans lequel vous résidez ?

— Mais non, je ne connais personne ici...

Je suis complètement perdue. Pourquoi il me parle comme ça ? Il est bizarre et je commence à paniquer. Et si j'étais tombée chez un fou, genre celui qui dressait la bête du Gévaudan ? Alors que j'hésite à repartir en courant, j'entends le hurlement des loups dehors.

— Ah ! Vous entendez ? C'est quoi, ces hurlements si ce ne sont pas des loups ?

Il semble complètement ahuri et alors, sans prévenir, il se met à rire.

— C'est Arthur et Hector, me dit-il enfin.

— Hector ?

Là, c'est la panique. Le froid a dû me geler les neurones ou alors je suis dans le coma sans m'en rendre compte et je divague car je ne comprends plus rien. Comment mon ex-futur mari a-t-il pu se transformer en loup ? En fait non, c'est un coup monté pour faire de ma vie un enfer. Hector est là, dehors. Mais comment a-t-il su que je viendrais dans ce trou perdu ? Moi-même je ne le savais pas il y a encore trois cents kilomètres. J'ai compris ! Il m'espionne. Le RAV 4 que l'on a acheté a un mouchard.

Je suis tellement en panique et en train d'essayer de trouver une explication plausible à tout ça que je n'entends pas l'homme des cavernes me parler. Je reconnecte à l'instant présent quand j'entends :

— Des huskies ! Bougre d'idiot.

— Hein ?

Il me prend par la main et me force brutalement à le suivre. Il me montre quelque chose par la fenêtre et là, je vois mes deux loups.

— Arthur et Hector, ce sont des chiens de race husky, m'explique-t-il. Vous en avez déjà vu dans votre vie, non ? Au moins à la télévision ou dans un livre, rassurez-moi. Faut être sacrément bête pour confondre.

— Oh là, non, mais attendez, calmez-vous ! Et restez poli ! Je suis parisienne moi, monsieur ! Je n'ai pas été élevée dans la cambrousse, je ne croise pas des huskies en prenant mon petit déjeuner boulevard Haussmann le matin. Et excusez-moi, mais aucun des deux ne m'a donné sa carte de visite ou ne m'a précisé qu'ils étaient des huskies quand ils m'ont couru après ! D'ailleurs, husky est un terme qui équivaut à « chien-loup », non ?

Il me regarde avec de grands yeux écarquillés.

— Vous plaisantez, j'espère ? lance-t-il. Ils sont vieux, courent au ralenti et ne feraient pas de mal à une mouche.

— Oui, eh bien, ça non plus, ils ne me l'ont pas dit ! Et je ne suis pas une mouche, alors je me méfie...

— Vous êtes sûre que ça va ? Que personne ne vous cherche ? Je peux appeler la police, si vous voulez.

— La police ? Mais pourquoi faire ?

— Je ne sais pas, vous... votre tenue... vos propos incohérents, peut-être avez-vous subi un choc ? Et je ne crois pas être la bonne personne pour vous aider.

— Ma tenue ?

Je regarde une nouvelle fois ma robe de Cendrillon version minuit passé, me dis que ma chaussure perdue dehors ne sera pas récupérée par un prince charmant, mais bouffée par des chiens-loups, et je suis tellement fatiguée et démunie que les larmes se remettent à couler toutes seules.

Comme le propriétaire des lieux semble complètement en panique, tel un vrai homme normal qu'il semble être, je me dis que je ne dois rien avoir à craindre de lui. C'est un paysan mais pas quelqu'un de méchant, et j'essaie de détendre l'atmosphère en lançant d'un ton moqueur :

— Qui est assez idiot pour donner des noms d'hommes à des chiens-loups ?

— Ma mère.

OK. Je n'ai pas brisé la glace du tout, là.

Je m'avance et tombe sur le premier fauteuil que je trouve face à la cheminée. Le froid me saisit alors, et l'adrénaline ayant déserté mon corps, je me rends compte que je vais mourir d'hypothermie. C'est con, si près d'un feu...

Soudain je me mets à grelotter de façon complètement incontrôlée. Je suis secouée de spasmes et je ne contrôle plus rien du tout.

Le paysan semble voir que ça ne va pas et se précipite vers moi.

— Enlevez-moi cette chose glacée, m'ordonne-t-il.

Et comme je me bats en claquant des dents pour retirer ma robe, il me lève du fauteuil d'un bras, tire la robe vers le haut d'un coup sec, ce qui retire en même temps mon châle et mon petit chemisier, ne laissant que mon soutien-gorge blanc. Ma dignité étant partie avec, cela ne m'émeut pas vraiment.

Je me dis juste que vu le bruit que la robe a fait, six mille euros de plus viennent de s'envoler. Pas grave, je la revendrai pour le tissu quarante euros sur Internet.

Puis il prend une couverture sur un des canapés devant la cheminée, m'entoure avec, me couvre de ses bras et me frictionne pour m'aider à refaire circuler le sang. Cette satanée robe par terre semble me regarder en riant. Je suis anéantie, à bout de forces et sans aucune volonté, mais dans un dernier rejet, je lui donne un petit coup de pied, ce qui a pour effet de la projeter non pas sur le côté comme je le voulais, mais directement dans le foyer de la cheminée. Le tissu touche une flamme, elle s'embrase en un rien de temps et, alors que l'ours jure et avec le tisonnier pousse ma robe dans l'âtre pour éviter que son tapis prenne feu et nous avec, je regarde les vestiges de ma journée partir dans les flammes en me disant que oui, finalement, pour huit mille euros tu as un truc qui te tient chaud, avant de définitivement partir en crise de larmes.

Arrivée d'une folle furieuse. M+1 de ma réclusion forcée.

C'est incroyable. Je croyais que ça ne pouvait pas être pire. Jusqu'à ce qu'elle débarque.

Ça fait un mois, un long et interminable mois que je suis tout seul ici. Je vais abandonner, maman. Je n'y arriverai jamais. Je t'ai promis, je le sais, et j'ai fait de mon mieux. Tu m'as toujours dit que c'était ce qui comptait, non ? Mais je suis nul, je ne sais pas tenir un gîte, encore moins un hôtel tel que vous vouliez que ça le devienne, Marlène et toi. Ça ne devient rien, d'ailleurs. Je ne suis pas prêt à ouvrir aux clients et je crois que je ne le serai jamais. Je suis en train de louper le démarrage de la saison. Dans deux semaines c'est les vacances de Noël et je me bats toujours avec cette satanée chaudière. Désolé, maman.

D'un côté je suis bien ici, j'oublie petit à petit la grosse pomme et tout ce qui va avec. D'un autre côté, ma vie a pris un tournant tellement radical que même moi, parfois, j'ai du mal à me suivre. J'en suis au point où j'ai envie de tout laisser tomber. Je ne suis pas mon père, et je ne le serai jamais.

Ma mère le savait, c'est pour ça qu'elle ne m'a pas demandé de revenir quand elle a senti ses derniers jours arriver. Je ressasse tout ça dans ma tête depuis un mois et je ne trouve rien pour calmer mes nerfs. L'hystérique dans le salon qui grelotte devant la cheminée ne va rien arranger ! Comment savoir si elle a une maladie mentale ? En même temps il y a des signes, non ? Des loups la poursuivaient, en plein village, non, mais je te jure !

Je finis de préparer ma tisane, celle que ma mère m'a appris à faire quand j'étais tout petit : de la verveine en feuilles, un soupçon de citron, une énorme cuillère de miel et une cuillère à café de rhum brun. Si avec ça elle ne se calme pas...

Je me demande si c'était vraiment sa robe de mariée ? Est-ce que son mari est mort et elle porte la robe comme un rituel funèbre chaque année ? Est-ce qu'elle a volé la robe en magasin ou chez quelqu'un ? Genre elle était la nounou d'une femme riche et célèbre et elle enviait sa vie au point de vouloir lui voler sa robe ? Bon, il va falloir que je l'interroge et que je sois ferme. Je ne sais pas qui elle est, à part qu'elle vient de Paris, mais je sais reconnaître de la qualité quand j'en vois et là, le tissu de la robe qu'elle a jetée au feu me dit que ce n'était pas de la gnognotte. D'ailleurs, pourquoi elle a jeté la robe ? Est-ce qu'elle est suicidaire et potentiellement dangereuse ? C'est bien ma veine, tiens ! Ma mère me disait que je recueillais tous les animaux perdus et à moitié morts de la Terre, quand j'étais petit, et visiblement, ça n'a pas changé. Génial ! Cette nana tombée du ciel est mon animal crevé des temps modernes !

Je lui tends sa tasse et quand elle lève les yeux vers moi, j'ai l'impression qu'elle me découvre pour

la première fois et qu'elle ne se rappelle plus être arrivée ici. Merde, j'espère que ce n'est pas cette maladie de poisson rouge où la mémoire est remise à zéro toutes les heures. Je ne vais pas gérer longtemps, il faut que je m'en débarrasse.

— Vous partez quand ? je lui demande sur un ton que j'aurais souhaité plus doux quand même.

Elle reste sans voix. C'était peut-être un peu trop brutal. Je rectifie :

— Enfin je veux dire, vous allez où ?

— Vu que ma voiture est coincée dans votre champ, plus très loin, maintenant, je dirais à un endroit convenable où je peux aller à pied par ce froid et en short.

Cette fois, c'est moi qui reste sans voix. Évidemment, ça va être compliqué.

— Reprenons. Qui êtes-vous ? Madame Stan...

— Stanlais, Claire Stanlais. Mais c'est mademoiselleelle...

Et elle se remet à pleurer.

Je me lève et remets des bûches dans le feu ; la robe l'a aidé à se consumer plus vite. Ça fait pas cinq minutes qu'une femme est ici et je dépense déjà deux fois plus...

— Je suis navrée. Vous devez me prendre pour une folle..., reprend-elle, le regard suppliant.

Elle a de très beaux yeux verts, enfin je pense qu'ils sont verts au milieu du maquillage noir de junkie défoncé qu'elle arbore. Ça vient peut-être de ses pleurs ou du froid dehors ? Je ne sais pas, je n'y connais rien.

— Oh, à peine, je lui réponds en haussant les sourcils.

— C'était le jour de mon mariage.

— Quand ?

— Ben aujourd'hui ! Je devais me marier aujourd'hui !

— Qui se marie en plein mois de décembre par ce temps ?

— On s'en fout de qui se marie en décembre ! Et puis à Paris il faisait soleil et moins froid, figurez-vous ! Vous avez des questions bizarres, vous, vous voulez que je vous raconte mon histoire ou pas ?

— Mais non ! Je ne vous ai rien demandé. Moi, je veux que vous partiez !

— Ah d'accord ! Super, l'hospitalité en montagne, dites donc ! Et Sophie qui me dit que tout le monde est adorable ici à Cambairoux ! C'est sûr, je revien-drai !

— Écoutez, je ne suis pas tout le monde. Je vous ai recueillie alors que vous aviez l'air en panique dehors et que vous couriez en tournant en rond comme une folle, je vous ai réchauffée au coin du feu et offert une tisane, mais il y a des limites à mon hospitalité ! C'est déjà beaucoup plus que ce que je fais en temps normal.

— OK ! OK. Je vois que l'on n'a pas la même notion de ce qui se fait ou pas, en termes d'hospitalité. Écoutez, ravie de vous avoir rencontré, monsieur Je-ne-sais-pas-comment, car vous ne m'avez même pas dit votre nom, je vais vous laisser et aller mourir seule dehors, transie de froid et bouffée par des huskies qui ressemblent à des loups.

Sur ce, sans que j'aie le temps de répondre, elle se lève, traverse le salon toujours enroulée dans ma couverture, semble hésiter devant la porte, puis finalement, elle l'ouvre et, d'un pas déterminé, elle sort en claquant la porte.

Quelle imbécile ! Je me lève pour aller la chercher. Je ne sais pas pourquoi, mais je me dis que

ça ne se fait pas, ce que je viens de faire, et je ne voudrais pas avoir sa mort sur la conscience. Au moment où je m'apprête à ouvrir la porte, celle-ci s'ouvre et l'ouragan blond se jette sur moi en criant et en manquant de me faire tomber à la renverse. Elle me pousse, ferme la porte derrière elle, s'adosse contre le battant et me regarde, l'air complètement paniquée.

— OK, j'ai voulu faire la fière, mais c'est au-dessus de mes forces. Ils sont là.

— Qui ça « ils » ? Vous êtes poursuivie par une organisation secrète maintenant ?

— Les chiens-loups.

Elle reste collée contre la porte, comme pour la maintenir fermée et se protéger d'Arthur et Hector.

— Je vous ai dit qu'ils étaient inoffensifs.

— C'est possible, mais ce sont... des... des chiens..., murmure-t-elle comme si elle me confiait un secret d'État.

— Oui, ça, on l'a déjà clairement établi. Un genre de chien-loup, vous l'avez dit vous-même. Bon. Écoutez, ma petite dame, c'est bien gentil, mais...

— Non ! Pitié ! Ne me jetez pas dehors ! J'ai la phobie des chiens ! Depuis toute petite. J'ai dû me faire mordre, on ne saura jamais, même ma mère ne sait pas pourquoi, voilà, c'est comme ça. Quand je les regarde, je ne vois que leur gueule et leurs crocs et le fait qu'ils peuvent mordre et...

Comme elle semble en panique de nouveau et que je ne sais pas si je préfère la transie de froid, la pleureuse ou la folle hystérique, j'essaie de la détendre et annonce calmement :

— Cela dit, même s'ils mordaient, ils ne pourraient pas vraiment abîmer plus votre tenue...

Je me mets à rire doucement devant le comique de la situation et, alors que je m'attendais à une avalanche d'injures, elle se met à rire également. J'aime bien son rire, il est doux et elle semble moins folle.

Au bout de quelques instants, on se regarde, gênés, et un ange passe. Qu'est-ce que je vais faire d'elle ? Je sens comme un radar intérieur qui me dit que cette fille est source d'ennuis, mais une part de moi est amusée et a envie finalement d'en savoir plus. Après tout, ça aura le mérite de me sortir de mes propres problèmes.

— Allez, revenez près de la cheminée, je vous fais une autre tisane et vous me racontez ce qui vous amène dans notre belle contrée. Et ensuite, je vous emmènerai là où vous voulez. Cela dit, j'espère qu'ils vous attendent parce qu'il est presque minuit !

— Minuit ?

Elle semble de nouveau en panique.

— Quoi encore ? Vous allez vous transformer en citrouille ? Ah ben non, c'est déjà fait !

— Ah ah ah. Vous avez de l'humour en fait, pour un ours.

Je ne relève pas sa pique et repars dans la cuisine faire chauffer une nouvelle bouilloire d'eau pendant qu'elle s'installe dans le fauteuil et que je la surveille d'un œil. Elle n'a pas l'air claire, quand même. Elle semble mal à l'aise et s'assied au bord du fauteuil, prête à déguerpir.

— Hugo.

— Quoi, Hugo ?

— Je m'appelle Hugo Moreton.

— Enchantée, moi c'est...

— Oui, je sais. Claire Stanlais.

OK. Elle a vraiment un problème.

— Pardon, je n'ai pas toute ma tête aujourd'hui, marmonne-t-elle.

Espérons que ce ne soit qu'aujourd'hui !

— Alors comme ça, vous êtes déjà venue à Cambairoux ?

— Non, c'est la première fois. Ma sœur vient souvent. C'est avec elle que j'étais au téléphone tout à l'heure. Et c'est elle qui m'a conseillé de venir ici pour me ressourcer. Avez-vous des toilettes ?

— Hein ? Euh... oui. C'est plus l'époque du trou au fond du jardin. Vous savez, on évolue aussi, en montagne.

— Oui, je m'en doute, mais c'était une façon élégante de vous demander si je pouvais y aller afin que vous m'indiquiez la porte ! La prochaine fois je vous dirai que j'ai envie de pisser !

Qu'elle est énervante...

Je ne réponds rien, lui indique la porte en amenant les tisanes et me dis que j'espère bien que j'en serai débarrassé avant qu'il y ait une prochaine fois !

Elle reste un temps interminable et je m'apprête à aller la chercher quand elle revient enfin, légèrement différente. Je comprends alors qu'elle s'est servie du petit lavabo pour se laver le visage et enlever les traces de maquillage coulé. Effectivement elle a de beaux yeux verts et un joli visage. Quand on aime le style pleurnichard et désespéré, cela dit.

— Désolée, j'ai essayé de ravalier un peu la façade, mais c'était plus long que prévu.

Prudent, je ne fais aucune réflexion. Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en manque !

Elle boit sa tisane comme si c'était une ration de survie et je comprends qu'elle doit être encore frigorifiée et affamée.

— Alors, chez qui je vous emmène ?

— Chez Jeanine, répond-elle en souriant.

— Ah non ! C'est impossible !

— Quoi, vous ne connaissez pas ? Ma sœur m'a dit que tout le monde connaissait Jeanine, dans le village, et même dans les villages d'à côté. Et vous, comme par hasard, non ?

Mais qui est-elle ? Pourquoi elle cherche Jeanine ? Oh non, je ne m'en débarrasserai pas comme ça. Et comme il n'y a pas trente-six réponses à sa question...

— C'est impossible parce que Jeanine est décédée.

— Oh non ! La pauvre. Mais elle le sait ?

Je la regarde de travers.

— Non ! Je voulais dire, comment ça se fait ? Enfin, ça fait longtemps ? Elle n'a pas de famille ? Quelqu'un a repris le gîte ?

Elle joue à quoi, là ? À celui qui doit poser le plus de questions en une minute ?

— Ça fait deux mois, jour pour jour, je réponds. Elle est au courant, oui, et tout le village aussi. Sa famille également.

— Alors ils doivent toujours faire gîte, non ? Ou alors il y a un autre endroit où je pourrais aller ?

— Non, ils ne font plus gîte. Il faudra aller du côté des hôtels au pied des remontées mécaniques. Mais à cette heure-ci, l'accueil est fermé.

— Alors allons quand même chez Jeanine, je suis sûre que sa famille voudra bien...

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est moi, sa famille !

— C'est vous qui... quoi ? Oh, mon Dieu !

Elle est vraiment idiote ou elle le fait exprès ?

— Vous êtes son fils ?

— Oui.

- Donc votre mère est morte.
- C'est bien, vous comprenez vite, mais il faut vous expliquer longtemps.
- Je suis désolée. Je vous présente mes sincères condoléances.
- Merci, mais vous ne la connaissiez pas.
- Moi non, ma sœur, oui ! Elle m'en parlait souvent et elle rêvait de me la présenter. Avec cette si gentille jeune fille qui s'occupait de la cuisine... Comment elle s'appelle, déjà ?
- Marlène.
- Voilà ! C'est votre sœur ?
- Ma cousine, mais c'est tout comme. Vous ne verrez pas Marlène non plus. Elle est partie. Bon. Écoutez. Il semblerait que l'on soit dans une impasse. Votre sœur vous a mal renseignée. De plus, pour arriver comme ça en plein hiver en montagne sans réserver d'abord, il faut être carrément...
- Désespérée. Oui, c'est ce que j'étais. Ce n'est pas la faute de Sophie. Je vous en prie, je vous en supplie, je ferai ce que vous voudrez, s'il vous plaît, ne me jetez pas dehors avec les loups ! Enfin les chiens ! Non, les chiens-loups ! Je ne sais pas où aller, on y réfléchira tranquillement demain, hein ? C'est mieux, non ? Après une bonne nuit de sommeil. Je peux dormir sur le canapé, vous ne me verrez même pas, vous ne m'entendrez pas, je me ferai toute petite !

Elle semble de nouveau en proie à une panique aiguë. Le côté « je ferai ce que vous voudrez » m'a séduit légèrement, je dois l'admettre. J'ai même eu quelques images de ce qu'elle pourrait faire pour payer sa nuitée au gîte... mais bon. Trop risqué. Elle est folle et potentiellement dangereuse, pas le moment de la sauter.

— Bon. OK. Je vais préparer une chambre, mais c'est provisoire, je décrète avec mon regard le plus sévère. Demain, je vous emmène en ville et vous vous trouvez un hôtel.

— Oui ! Promis ! Merci !

Elle saute sur place comme une gamine. Puis elle prend un air complètement crétin et ajoute :

— Euh... dites. Je pourrais abuser ?

— Non.

D'habitude, ma grosse voix suffit à les refroidir, mais là, ça n'a pas l'air de l'impressionner. Alors que je me dirige vers le salon pour aller ouvrir une chambre, elle me suit et sautille derrière moi pour attirer mon attention. Cette fille est ridiculement petite, non ? Bon, je suis grand, mais quand même !

— S'il vous plaît ? Je vous payerai.

Je me retourne pour me retrouver face à elle et je suis obligé de baisser les yeux tellement elle est petite.

— Je n'ai pas besoin d'argent, j'affirme.

— Tout le monde a besoin d'argent.

— Moi non.

— Eh bien, vous n'aurez rien d'autre ! Mon fiancé vient de me plaquer aujourd'hui au pied de l'autel, alors pour que je vous fasse une gâterie afin de payer ma chambre, vous repasserez !

Puis elle prend son plus grand air offusqué, passe à côté de moi en me poussant et avance, déterminée.

Je ne peux pas laisser passer ça.

— Je n'ai jamais rien demandé de tel ! je m'exclame.

— Je l'ai lu dans vos yeux !

— N'importe quoi !

Je la laisse avancer et ouvrir la porte, qui s'avère être le placard.